

CHRISTIAN GARCIN




QUAND J'ÉTAIS
ÉCRIVAIN

fantaisie

finitude
MMXI

Ce texte a été publié en janvier 2010
dans *Dazibao*, la revue du Centre Régional
du Livre de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

© éditions Finitude, 2011

 uand j'étais écrivain, je fréquentais
les librairies soit en tant que client,
soit en tant qu'invité, et dans ce cas-
là j'étais aussi client, vu que je me fixais pour
règle de ne jamais quitter la librairie les mains
vides. Cela témoignait sans doute d'une espèce
de compassion pour le malheureux libraire qui
gentiment m'avait fait venir, m'offrant le gîte
et le couvert, et ne se trouvait pas remboursé
dans ses frais, loin de là, par les maigres quan-
tités de livres que je signalais après la rencontre,

généralement suivie par peu de pékins — ceci expliquant évidemment cela. Ces rencontres en librairie, du fait, me déprimaient. Je me disais qu'au-dessus de mon berceau une fée moche et pustuleuse avait dû se pencher, me promettant une maigre carrière d'écrivain qui quoi qu'il écrive ne vendrait jamais beaucoup de livres et n'attirerait jamais grand-monde en librairie, m'infligeant la grande-malédiction-de-la-salle-de-lecture-quasi-vide, doublée de l'encore-plus-grande-malédiction-de-la-séance-de-signatures-fantôme, et ce quelle que soit l'assistance, qui invariablement se dispersait avec un petit air gêné sitôt le dernier mot prononcé et le livre refermé, sans avoir jamais posé la moindre « question à l'auteur » malgré les demandes répétitives de mon intervieweur — souvent le libraire lui-même —, accompagnées pourtant, me semblait-il du moins, d'un sourire tout à fait engageant et bienveillant de ma part. C'était comme ça. Et d'ailleurs c'était tous les jours comme ça — les jours de lectures en librairies du moins.

J'avais un ami écrivain à l'époque, qui se

nommait Paul Autant-Grognard. On l'appelait Pag, ça simplifiait les choses. Nous nous retrouvions parfois chez lui à la campagne, dans une petite maison nommée « Le triton titubant », à siroter petits blancs (à l'apéritif) ou rouges sélectionnés (pour accompagner les gibelottes de lapin ou daubes provençales que sa femme Alice nous avait concoctées), et tandis qu'elle et Ysabeau (la mienne) (de femme) s'entretenaient après le repas de choses et d'autres, comme par exemple la difficulté d'être l'épouse d'un grand écrivain méconnu, nous nous répandions lamentablement en jérémiades de tout ordre concernant : les succès de librairie que nous n'avions pas, les écrivains qui en avaient et qui tous sans exception étaient surfaits, les copains écrivains qui n'en avaient pas et qu'on aimait bien, jusqu'au jour où ils en avaient et devenaient surfaits, les journalistes qui nous emmerdaient, la littérature qui nous emmerdait, la politique qui nous emmerdait, et le monde en général qui nous emmerdait.

Bref, nous filions du mauvais coton. Nous tournions en rond.

Mais un jour nous eûmes une idée. Paul cita tout à trac un proverbe chinois — il était très sinophile, le nombre de romans crypto-chinois d'inspiration taoïste qu'il a écrits suffit à le prouver : « *Si le tigre n'a qu'un œil, achète un lance-pierres* ». Je reconnaissais bien là son sens de la formule qui fait mouche. C'était tout à fait ça, il avait cent fois raison. En somme, il nous fallait nous adapter.

Un jour que nous avions bu un peu plus que de coutume, nous décidâmes de nous mesurer l'un à l'autre, et de concourir. Oui mais quel genre de concours ? Celui du moins de livres vendus ? Ce n'était pas vérifiable instantanément, et puis de toute façon, les éditeurs mentaient toujours. Celui du moins grand nombre de signatures lors d'une rencontre ? Il fallait pour cela penser à comptabiliser les grigris que nous apposons sur les livres, c'était fastidieux, d'autant qu'il était tentant d'en oublier un. Non, cela pouvait prêter à confusion. Le concours de la plus maigre assistance en librairie, en revanche, nous sembla largement à notre portée. De plus c'était vérifiable : le libraire pouvait témoigner.

Ainsi fut donc fait. Nous pariâmes une bouteille de Châteauneuf du Pape. Non, deux : un rouge, et un blanc.

Paul avait justement une petite tournée en préparation, entre Vesoul et Morteau. Il partit, très résolu et motivé. Il réalisa, je dus le reconnaître, un assez joli score quelque part dans la banlieue ouest de Pontarlier, où deux personnes seulement avaient fait le déplacement. De plus il pleuvait à seaux, la soirée était parfaitement déprimante — cela dit, dans notre concours la météo n'entrait pas en ligne de compte : le règlement était implacable, seule l'assistance comptait. Pas mal, reconnu-je à son retour. Deux personnes, ce sera difficile à battre.

Quelques semaines plus tard je crus en une victoire-éclair : je me trouvai face à une salle vide dans la banlieue de Sochaux, à deux pas des usines Peugeot, dans une médiathèque située au cœur d'une zone parfaitement sinistre de no man's land commercialo-industriel, une de ces horreurs cancéreuses qui étouffent les périphéries des villes un peu partout. Mais cela ne comptait pas, car il y avait eu confusion de